

La saga de Champenois.

Discret, gris et blanc, en lisière de la forêt gaumaise, Buzenol est voué aux renommées insolites. La sculpture prouvant l'existence de la moissoneuse des Trévires, longtemps crue un fantasme de l'historien romain Pline, fut découverte à quelques jets de pierre du village, dans les fondations du refuge romain de Montauban.

Sur les vestiges de celui-ci fut bâti, au Moyen Age, un des châteaux designés par la légende comme repaire des Quatre Fils Aymon révoltés contre le puissant Charlemagne. Sous les ruines de cette forteresse, un récit populaire situe une bouffonne et tragique chasse au trésor, où le trop hardi chercheur laissa sa tête.

Tragique aussi et bouffonne est la saga de Roger Champenois. Né à Buzenol, le 15 janvier 1929, il est issu de lignées paternelle et maternelle en marge de la société, ayant eu périodiquement maille à partir avec la Justice. Les Lambert, du côté de sa mère, étaient appelés «les farceurs de Buzenol». Farceurs point innocents : du braconnage à la violence, de la contrebande au vol à main armée, ils avaient leur façon de moquer l'ordre établi et de vivre libres.

Un champion, dans l'arbre généalogique aventureux de Roger Champenois fut un aïeul robuste, barbu, patriarchal, épique. Haut en couleurs, ce personnage sonore, jamais à court d'initiatives insolites, vivait dans une roulotte avec deux femmes - certains lui en prêtent même plus - et une tribu d'enfants, dont on confondait les mères, mais de géniteur unique : lui. Il n'aurait toléré ni rival ni infidélité.

La famille de ce Roger Champenois au prénom de paladin, était abonnée à la cour d'Assises. Sa mère avait été condamnée à deux ans, son père à cinq, dans de sombres affaires. Grandi dans un milieu violent, inculte et pittoresque, le garçon sortit de l'école primaire, «comme une bourrique», a-t-il dit sans complexe.

Au procès, il a expliqué : «si mon instituteur ne m'avait pas «laissé tomber» pour s'occuper des fils à papa, peut-être

que, moi aussi, je saurais lire. Plus que la boîte de cigarettes ou de pralines qu'on portait au nouvel-an était grosse et plus qu'on était bien vu. Moi, je n'en ai jamais porté, on était pauvre chez nous.»

Pauvre, l'explication est courte. Personne, à tort ou à raison, n'attendait rien de bon du gamin d'un Champenois et d'une Lambert.

Achevant ses classes analphabète, ayant eu quelques bicoles avec le juge des enfants (c'était l'appellation à l'époque), Roger, point appelé au service militaire, devint un bûcheron tranquille des bois de Buzenol, plutôt sympathique aux gens, peu bavard.

Or, à la lisière, avait été bâti, au XIXème siècle, non loin du nid d'aigle des Fils Aymon, un château bourgeois, appelé aussi Montauban. Durant l'occupation de 1940-45, un riche médecin bruxellois, chasseur passionné, le docteur Hanssens, y faisait de fréquents séjours avec sa compagne, celle qui allait être la victime-énigme du drame : Elisabeth Danniau.

Bruxelloise, assez jolie, n'étant pas à une aventure près, elle était vendeuse dans un magasin d'articles de chasse lorsque le docteur Hanssens, qui était marié, l'y avait remarquée. La liaison n'avait pas tardé.

Agée de 36 ans en 1940, ambitieuse, aimant l'argent, ayant de l'aplomb, Elisabeth ne détestait nullement le rôle de châtelaine officieuse qu'elle jouait à Montauban.

Menant grand train, le couple recevait volontiers des officiers allemands, ce qui était évidemment mal vu dans la région. Un résistant de l'important maquis de Buzenol reçut même la mission d'abattre le docteur et sa maîtresse. Celle qui n'était pas encore la «Dame en Noir» était donc condamnée à mort depuis 1942 ou 1943. Jugeant insuffisants les indices de trahison, le maquisard n'exécuta pas le couple. Elisabeth avait un sursis de vingt ans...

A la libération, le docteur Hanssens fut emprisonné lors de la répression de l'incivism, ce qui mit fin au concubinage.

Cette femme à la réputation douteuse retirait de l'expérience le goût de commander, des bijoux et quelques biens donnés par son amant dans les traditions de la vie galante : une sapinière, des actions en Bourse, une villa à Meise, au

nord de Bruxelles. Il lui arrivait de s'en vanter. Elle passait pour riche.

Changeant d'hommes, Elisabeth reste fidèle à la région. Sa chronique amoureuse ne passe pas inaperçue. Elle habite un moment au Moulin Lahure, à Sainte-Marie-sur-Semois, avec un certain Moens, dont on reparlera. Il se souvient d'elle comme très attachée à ses biens. Elle a un amant marin, qui s'en va parce qu'elle lui plante un couteau dans le dos.

En 1951, résidant à Ethe, l'ancienne patronne de Montauban entend l'appel de la forêt de Buzenol. Cette fois, son partenaire est un bûcheron. A 47 ans, la dame au passé agité désire-t-elle la jeunesse et la vigueur? Elle en trouve trop. Injures et coups. La gendarmerie intervient.

Roger Champenois est un compagnon de travail du bûcheron. Plus tranquille que lui, il lui succède. Il avait quinze ans lorsque, dans son village, on jasait sur la dame de Montauban. Il en a maintenant vingt-cinq et elle cinquante.

Etrange décision, le jeune illettré taciturne et la quinquagénaire galante «ayant du bien» se marient. Pourquoi? Elle voulait un mâle jeune et docile. Lui, il aurait été fasciné par ce qu'on disait de la «richesse» d'Elisabeth et sa façon de parler, son assurance. L'explication donnée par Champenois, est plausible: «parce qu'elle était «maline». Pas du tout parce qu'elle avait de l'argent. Des sous, j'en avais toujours assez.»

Elisabeth paraît vouloir s'enraciner en Gaume. Elle achète - ce sera le domicile du couple - une petite ferme à Houdemont.

Houdemont, c'est un vrai village agricole, mais pas trop perdu : il y a une gare. Ce n'est pas la lisière de la forêt. Les débuts de la vie commune ne sont pas mauvais. «Ma femme travaillait aux écuries, dira Champenois, et moi dans les bois, puis à l'usine. Elle a essayé une fois de m'apprendre à lire et à écrire.»

Comme la gare, comme l'alphabet qui n'a pas duré longtemps, l'usine c'est la civilisation. Un peu trop pour un homme des bois? Longtemps, il n'y paraît rien. Champenois joue le jeu.

Chez Elisabeth, l'illusion n'a pas duré très longtemps. Selon les voisins, bientôt, elle traite son inculte époux comme

un domestique. Elle a l'habitude de donner des ordres.

«Elle se plaignait, dira l'abbé Coeurderoi, curé du village. Elle se demandait si elle parviendrait à vivre avec lui. Lui ne rouspéait jamais. Il donnait l'impression d'un grand enfant malheureux. Il avait franchement peur de sa femme mais semblait résigné. Un jour soir, Champenois était allé chercher une bête sortie de la prairie. A son retour, vers onze heures, il trouva porte close. Elle le fit attendre jusqu'à deux heures sur le trottoir, puis elle lui ouvrit. En rentrant, il a voulu l'enguirlander mais elle a pris un fusil et il s'est tu. C'est madame Champenois elle-même qui m'a raconté cet incident.»

Ladite madame Champenois était plutôt «mal vue» au village. Cette étrangère au passé peu honorable, au présent énigmatique, supposée riche, se croyait, dit-on, supérieure. Ironiquement, on l'appelait «la châtelaine» ou, de façon vaguement maléfique, «la dame en noir».

Toujours est-il que, sans trop d'histoires, cahin-caha, le bizarre ménage dure neuf ans. Elisabeth fait deux ou trois fugues, assez brèves. Le mari, silencieux, ne paraît pas se soucier des sorties de sa femme. Y avait-il des disputes dans la petite ferme de Houdemont? «Pas plus qu'ailleurs, dira Champenois. On ne s'aimait pas plus qu'ailleurs non plus.» Le couple, à un certain moment, dort en chambres séparées. «Depuis quand et à l'initiative de qui?» demandera le président, aux Assises.

La réponse de Champenois sera normale et indignera le président : «Monsieur le Président, cette chose ne regarde que ma femme et moi.»

Le ménage est à la grisaille, dans un village lui-même assez gris, point le plus riant de la Gaume. Apparemment, il n'y a pas de raison pour que cela ne dure pas.

Au début de l'été 1963, Elisabeth confie au curé Coeurderoi : «Je partirai l'hiver à l'étranger. Je le laisserai tout seul. Je dois partir, car je souffre de bronchite et puis, je ne veux plus vivre avec lui. Je partirai quand mes pieds seront soignés.»

Cet été-là, madame Champenois a 59 ans. Pour se faire opérer aux orteils, elle prend, le 2 juillet, le train omnibus

pour Libramont. A la clinique, l'intervention réussit. Durant les trois semaines de l'hospitalisation, elle ne reçoit d'autre visite que son mari. Mais il fait l'expérience d'une vingtaine de jours sans la dame en noir. Sait-il que sa femme veut le quitter dès qu'elle sera remise de l'opération?

Le 20 juillet, dans la matinée, Champenois vient en taxi reprendre son épouse à Libramont. La dame en noir marche difficilement. Le lendemain, le mystère commence. Selon Roger Champenois, au cours de l'après-midi, Elisabeth lui fait part de son intention d'aller se reposer quelque trois semaines à Wavre, chez une tante, dont on n'a jamais entendu parler. Le lendemain, à quatre heures du matin, pas en taxi mais dans la jeep de la petite ferme, Roger Champenois aurait, selon ses dires, conduit son épouse à la gare d'Arlon, chaussée de pantoufles, n'ayant d'autres bagages qu'un petit sac noir. Bien sûr, ce déplacement, à la fine pointe de l'aube, surprenant pour une convalescente, n'a pas de témoins.

Que s'est-il passé, en réalité, le 22 juillet? On en discutera longtemps. Le récit du départ, ce jour-là, n'est pas seulement peu plausible. Il sera contredit par le boucher. Carnet de commandes à l'appui, celui-ci se dira certain d'avoir vu, le lendemain, Elisabeth Dannaïau, quand il livra de la viande chez elle. Mais, depuis le 23 juillet au plus tard, plus personne n'a rencontré l'épouse de Champenois.

Au village, où l'on a eu vent des quelques fugues de la dame en noir, son absence ne semble pas étrange. Du moins pour quelques jours. Roger Champenois s'en doute. Après trois semaines, durée censément annoncée par Elisabeth pour son séjour à Wavre, il va à la gendarmerie signaler la disparition. Aucune enquête sérieuse n'est ordonnée. Chacun sait l'épouse Champenois indépendante et capricieuse, «spéciale», comme on dit.

Dès qu'il a accompli sa démarche à la gendarmerie, Roger Champenois se comporte en homme indépendant. Immédiatement, il offre en vente le bétail de la ferme, dont s'occupait principalement Elisabeth. Après quelques semaines, l'affaire est conclue. Il essaie de vendre les «beaux meubles» et quelques tableaux, témoins des splendeurs passées de sa

femme. L'antiquaire pressenti préfère attendre le retour d'Elisabeth. Champenois n'insiste pas. La petite «pension» de 300 francs par mois qu'Elisabeth envoyait à sa mère, à Bruxelles, continue à être versée, par lui.

L'automne arrive. Tout va bien. Personne ne semble s'inquiéter de ne plus rencontrer la dame en noir.

Le 20 octobre, jour de la fête locale, Champenois raconte que, le soir, vers 21 h 30, il a reçu une brève visite de son épouse, amenée dans une Mercédes noire par un Monsieur distingué d'une cinquantaine d'années.

Au procès, l'avocat général aura beau jeu de souligner l'invraisemblance du récit fait par Champenois : «elle est restée une demi-heure, est allée dans la pièce qui servait de bureau pour y chercher des papiers d'affaires, a dit qu'elle reviendrait «au beau temps» et qu'elle m'écrirait. Je devrais détruire les lettres marquées d'une croix, sans les avoir montrées à personne.» Et sans donc y avoir compris goutte, puisqu'il ne sait pas lire.

Les mois passent. Comme Elisabeth Danniau ne donne pas signe de vie, la Justice finit par s'intéresser à son cas. Connue comme «près de ses sous», elle n'a, selon une enquête, plus été toucher les dividendes des actions qu'elle possède dans une agence de banque à Bruxelles. On apprend que peu de jours après son «départ», un de ses anciens amis, Pierre Moens est venu, à l'improviste, à Houdemont pour la rencontrer. Il a eu affaire à un Roger Champenois très embarrassé, sinon affolé. Détail plus sinistre: le 15 août, Champenois a été vu recouvrant de chaux vive le cadavre d'un chien qui venait de mourir. Y avait-il seulement un chien?

Devenu suspect, Champenois est arrêté le 19 mars 1964. Interrogé, il maintient tranquillement sa version. Un juge d'instruction étant féru du pendule, des radiesthésistes sont consultés. Des indications sont même reçues d'une voyante de Paris. En foi de quoi, puisqu'il est question du corps jeté dans une pièce d'eau, des étangs sont sondés, notamment à Habay : la Trapperie, le Pont d'Oye. Des recherches ont lieu à la maison de Houdemont. On y casse une plaque de béton, sans rien trouver dessous. Le bois Malpierre, celui de Mortsinsart sont inspectés. C'est buisson creux partout. Ni cada-

vre ni indices ne viennent au jour. Il faut bien se résoudre à libérer, en juin, un Champenois apparemment peu impressionné.

En fait, la détention préventive a perturbé ce claustrophobe. Et, dans la mentalité populaire, elle est considérée comme une présomption de culpabilité.

Un inspecteur de la police judiciaire dira, aux Assises :

«On n'évitait pas seulement Champenois. On le montrait du doigt et les rapports les plus invraisemblables étaient transmis, de bouche à oreille, que bientôt on clamait dans toute la Gaule, pardon, dans toute la Gaume. Un exemple entre cent : Champenois avait étranglé Elisabeth au cours d'une dispute, disait-on; pour se débarrasser du cadavre, il avait dépecé le corps et l'avait donné à manger à son chien. Quand tous les restes avaient disparu, Champenois avait aussi tué l'animal et l'avait fait disparaître en l'enfouissant dans la chaux vive».

«Quand Champenois paraissait à l'une ou l'autre fête, on faisait le vide autour de lui. Mais il est arrivé qu'une dame particulièrement intrépide ait parié avec une amie qu'elle danserait avec l'assassin. Non seulement elle le fit, mais s'arrangea pour que l'accusé en connaisse la raison... Une autre est venue crier devant les volets clos de la fermette : Voilà où habite celui qui a donné sa femme aux chiens.»

Regardé comme un pestiféré, Roger Champenois ne retrouve pas de travail. Le bourgmestre, à qui il en demande, le rabroue, lui disant de se tenir tranquille : «A la première chose qui se passerait à Houdemont, on dira que c'est toi.»

Champenois avait grandi hors de la vie normale. Rejeté maintenant, il devient ce qu'on appelle, en jargon de sociologue, un asocial. Il y est encouragé par une amitié subite pour un jeune déséquilibré mental de Sainte-Marie, Roger Darge. Le curé de Sainte-Marie lui attribue un âge mental de cinq à sept ans, mais est étonné par sa mémoire.

Darge, «innocent», est fasciné par la violence. Il aime faire peur. Champenois et lui sont tous deux des exclus. Ils se saoûlent abondamment ensemble, aux frais de Champenois.

Puisque la société le rejette, celui-ci décide d'aller vivre dans le seul endroit où il se soit jamais senti chez lui : le bois.

L'affaire a des allures de complot. Avec l'aide de Darge, qui admire sa résolution, l'ancien bûcheron se prépare un repaire dans la forêt de Buzenol. Ils y transportent du matériel de cuisine, de la literie et même des vêtements féminins laissés par Elisabeth. Il faut tout prévoir.

Champenois dresse dans sa tête une liste noire des gens qui lui ont fait du tort. Un jour, il tient au bout de sa carabine le boucher qui dit avoir vu Elisabeth le lendemain de son pré-tendu départ. Heureusement, l'arme n'est pas chargée.

Le bûcheron parle de s'attaquer à la famille de son demi-frère, Emile Maury, qui habite Buzenol : «Je le tueraï, et sa femme avec, et j'emmenerai dans les bois sa nièce Nelly.» Il aurait proféré des menaces analogues contre des voisins de Houdemont, les Nicolas, et projeté d'enlever leur jeune fille, sur le point de se marier. On retrouvera, par la suite, les Maury et les Nicolas.

Après de longs conciliabules, les deux compères choisissent comme cible l'épicier Gonry, de Houdemont. Roger Champenois lui reproche d'avoir raconté qu'il avait tué sa femme et qu'il avait acheté de la chaux vive. Il a contre la famille une vieille rancune datant de la guerre 1940-45. Darge en veut à Madame Gonry parce qu'elle l'a accusé de voler des fruits dans son magasin. Et puis, il y a un motif pratique : attaquer l'épicerie fournira d'abondantes provisions pour le séjour dans les bois.

Le coup est préparé par des répétitions. En mettant une poire de caoutchouc dans la bouche de Darge, Champenois vérifie si cela empêche de crier.

Le 29 août, les agresseurs se munissent de cagoules. Ils mettent des gants en caoutchouc «pour ne pas avoir de sang sur les mains». L'expédition sera sauvage. Champenois applique une échelle contre la façade de l'épicerie. Suivi de Darge, il pénètre à l'étage par une fenêtre restée ouverte. Darge y tient en respect, sous la menace de son fusil, deux gamines terrorisées, Liliane Neuberg, 8 ans, et Claudine Etienne, 14 ans. Champenois va dans la chambre voisine où dorment madame Gonry et sa plus jeune fille, Anita, 8 ans, qu'il frappe violemment avec sa hachette. «Je les ai «liquidiées», dit-il à Darge comme ils descendent à l'épicerie, où

ils remplissent leurs sacs de marchandises, après avoir coupé le fil du téléphone. Laissant éclaboussée de sang la chambre, où les deux victimes respirent à peine - un vrai carreau d'abattoir, dira un magistrat après la vue des lieux -, Champenois et Darge emmènent Claudine Etienne terrorisée. Ils la placent dans la jeep qui les attend, bientôt chargé du butin. Les nerfs de Darge ont cédé. Champenois le traite de «petit gamin» et le reconduit chez lui à Sainte-Marie. Muni de trois fusils, il part avec sa captive vers le bois, Darge, ayant des remords, alerte le curé de Sainte-Marie, puis le garde-champêtre de Houdemont, ce qui permet de secourir rapidement les deux victimes, vivantes, mais «mal arrangées», atteintes de plusieurs fractures du crâne.

La gendarmerie, renseignée par Darge, se lance à la recherche du fugitif. A 15 h 20, une jeep est découverte dans le bois de Buzenol. Quelqu'un est couché en dessous. C'est la jeune Claudine Etienne, à l'abri d'une fusillade possible. Les gendarmes l'appellent doucement, elle saute dans leurs bras. Elle n'a subi aucun sévice de la part de Champenois. Et lui, embusqué à deux pas de là, se sauve avec ses trois fusils.

A 15 h 20, au moment où la maréchaussée découvre son véhicule, Champenois est détesté. Pour ses concitoyens, c'est une brute sanguinaire. Le carnage chez l'épicière signe le meurtre sans cadavre mais maintenant certain pour tous, d'Elisabeth Danniau. Le bûcheron est un danger public. Mais, à 15 h 21, disparaissant dans les fourrés, il devient un personnage de légende. Les gendarmes, perplexes, ramènent de leurs recherches seulement un casque plein de champignons. Ghislain Cotton, envoyé par *La Cité*, note, dès ce jour-là, que le fugitif gagne un souffle d'épopée. Le forfait du mari de la «Dame en noir» effraie, sa fuite se transforme en exploit.

Les rumeurs circulent. On a entendu un coup de feu dans le bois du Buzenol. Est-ce Champenois? On parle d'un mystérieux puits en forêt, qui aurait pu servir de cachette. Il est surtout question du réseau de repaires des maquisards de la dernière guerre, ceux qui, sous l'occupation, avaient condamné à mort Elisabeth Danniau...

Les souterrains du maquis sont inspectés, sous le conduite

d'un vétéran. Mais lui-même manque s'y égarer. Des éboulements se sont produits. Champenois n'est pas par là.

D'abord campé en lisière du bois, le poste de commandement des forces de l'ordre s'installe à la maison communale de Buzenol. Magistrats et officiers y confèrent. Une impressionnante limousine noire escortée de motards y arrive : c'est celle du lieutenant-général Thiel, commandant en chef de la Gendarmerie. Sous l'œil curieux, inquiet et goguenard des badauds - et du marchand de gaufres et de bière, servant les touristes du crime -, la région est sillonnée de jeeps, les walkie-talkies grésillent.

La forêt est ratissée par 450 gendarmes des escadrons de Charleroi, Liège et Bruxelles : un homme tous les cinq mètres. Les effectifs évolueront. Dernière trouvaille (qui ne trouvera rien) : un appareil RF 84F de la base de Bierset est envoyé par la Force Aérienne pour photographier aux rayons infrarouges, qui «voient» à travers le feuillage.

Un journaliste français a même écrit que des parachutistes ont été largués.

Les vacances scolaires ne sont pas finies. Le temps est superbe. Pimenté par la peur et le spectacle du déploiement policier, Buzenol-plage fait recette : maillots, bains de soleil et téléphone arabe, bronzette et curiosité. La rivière est jolie et le village, par à-coups, fièvreux. Pour les messages-radio envoyés depuis le QG, le nom de code est «gamin». «Ici gamin, this is gamin».

Toute la lisière de la forêt est surveillée; Il y a maintenant trois Thunderflash RF 84 F pour sonder les frondaisons. Buzenol est transformé en camp retranché. Land-Rover et Harley-Davidson s'y croisent, portant aux unités engagées consignes et matériel. Pour l'assaut final, on équipe ce qu'on appelle, avec un rien d'ironie, le commando de la mort : une unité d'élite de trois hommes, munie de gilets pare-balles, lourds, armés de plaques d'acier articulées, capables de résister à des balles de 9 mm tirées à un mètre. Tout est prévu, sauf ce qui arrive. Le 28 août, Champenois fait surface en plein Buzenol, vers 7 h du matin chez son demi-frère Emile Maury (qui était sur sa «liste noire»). Il s'y terrait dans la cave alors qu'on écumait les bois à ses trousses. L'épisode est pit-

toresque. Il fait sensation. Les parents étaient partis au travail. Les deux fillettes jouaient devant la porte. L'aînée, Nelly, 15 ans, rentre un instant dans la maison. Au pied de l'escalier, la trappe menant à la cave est soulevée par deux bras d'homme. Epouvantée, Nelly se sauve en criant.

Un voisin intervient, un pensionné, M. Rongvaux, gardien du téléphone public du village. Il a 74 ans. C'est un sage et il a du flair : il avait toujours cru que Champenois n'était pas loin. Il se précipite aussi vite que le lui permet sa mauvaise jambe. Il a le temps de voir la trappe se refermer. Il la soulève, descend les marches, suivi de Nelly. Dans l'obscurité il distingue des vêtements, des bottes. «Ce n'est pas les vêtements à papa», dit la gamine.

M. Rongvaux voit alors Champenois, à genoux sur un tas de planches, le visage caché par les bras comme un enfant qui a peur de recevoir des coups.

«J'ai pensé le «pougné» par les pieds, raconta Rongvaux, mais, à cause de mon infirmité, je me suis dit qu'il valait mieux remonter. Je me suis précipité, j'ai fermé la trappe et j'ai tiré une lourde caisse dessus.»

L'excellent homme n'avait pas pensé au soupirail. Avant qu'on appelle les gendarmes, c'est par là que Champenois, fluet - l'ouverture est étroite -, se sauve dans un bruit de planches éboulées.

Dans la cave, on trouve des vêtements, des bottes, une salopette dont les poches contiennent quelques cartouches et un paquet de cigarettes «Africaine», une marque du Grand-Duché de Luxembourg. Champenois en a volé le stock chez Madame Gonry à Houdemont. Il y a aussi des pommes, des poires, des carottes.

Trois chiens policiers - dont un amené de France et noblement appelé «Tell von Gunkerland» - hument les vêtements, et suivent, entre les maisons, puis par les jardins, un trajet qui mène à la route d'Etalle. Là, ils restent bredouille. On suppose que ce diable de Champenois avait caché un vélo dans les parages. Un cycliste ne laisse pas d'odeurs sur le sol...

L'insaisissable bûcheron ne reste pas longtemps sans faire parler de lui. Le lendemain de sa fuite de la cave à Buzenol,

c'était la noce à Houdement. M. Nicolas, un voisin de Champenois - qui naguère l'avait menacé - marie sa fille, que Champenois avait eu le projet d'enlever. La fête, chez Nicolas, avait été joyeuse. A deux heures du matin, le père de la jeune épouse reconduit ses invités après le coup de l'étrier, puis va se coucher. Tout est normal. A six heures, descendu à la cuisine, Nicolas constate que quelqu'un est venu : un gros jambon a disparu, une épaule de porc et une douzaine de petits pains. Il croit d'abord - on est en Gaume - à une blague d'invité. Mais un veston et une casquette manquent au portemanteau, le vélo a disparu de la grange, et même la clé de contact de la camionnette.

Champenois est soupçonné. Les chiens policiers, conduits sur place, ne réagissent pas. Le doute subsiste. On saura plus tard que cette rapine folklorique : voler le jambon de la noce, est bien signée Champenois.

Le petit homme fait peur et fait rire à la fois. Au fil des jours, cela devient une fable : «Et Champenois?». Réponse : «Il court toujours!»

Cet illettré chétif nargue toutes les polices du Royaume, échappe aux avions, aux jeeps, au motos. Contre lui se concercent en vain des radiesthésistes, des magistrats, un général. Il mobilise la radio, la télévision et les presses de Belgique, de France et de Navarre.

On croit le voir partout. A Torgny, à 25 kilomètres de Buzenol, près de la frontière française, un vagabond a dormi dans une meule, est parti à vélo. On croit que c'est Champenois. A Houdemont, un verre de bière est lancé par un inconnu sur les gendarmes en faction devant la maison du fugitif - qui avait annoncé qu'il la brûlerait. A Arlon, un homme, le matin tôt, demande à manger chez les Jésuites de la maison de retraite, à la sortie de la ville vers Luxembourg. Restauré, il s'en va à bicyclette. Le Père supérieur fait le rapprochement : 35 ans, une barbe de huit jours, l'allure chétive, un début de calvitie. Il prévient la police locale.

Si l'on croit voir Champenois partout à la fois, c'est dans la forêt, son domaine, qu'il continue à être recherché. Il doit être quelque part dans un arbre.

Une plaisanterie fait le tour de la Belgique : «Que fait

Champenois, dans son arbre, pour s'endormir?» Réponse : «Il compte les gendarmes qui passent en dessous».

La croyance se répand : il ne sera pris que l'hiver, à la chute des feuilles, le froid le chassera de la forêt. La fugue aura duré dix jours. Les dix derniers jours d'août.

La capture a tenu à un détail. Le matin du 1er septembre, vers 6 h 15, Raymond Postal, cultivateur à Villers-sur-Semois, va inspecter les abords de sa ferme. Il se méfie. La veille, les gendarmes lui ont dit d'être sur ses gardes : Champenois le connaît bien, lui prenant en location un bout de prairie à Houdemont. Or, à l'aube, le fermier constate que l'échelle qu'il range toujours près du fenil, à une place bien précise, a été déplacée. Il monte dans le fenil. Dans la pénombre, il aperçoit une bouteille vide et deux pommes. Sans se rendre compte que Champenois est toujours là, Raymond Postal va chez le voisin, téléphoner à la gendarmerie de Tintigny. Revenant chez lui, il a la surprise de voir Champenois, marchant dans la rue du village, tête baissée, coiffé d'un bérét alpin.

Deux autres villageois, allant rafraîchir à la fontaine le lait de la traite du matin, reconnaissent aussi Champenois. Il porte, disent-ils, un sac allongé sous le bras et dissimule sous son veston quelque chose qui pourrait bien être un fusil.

Raymond Postal crie : «Bonjour, Roger!» et va téléphoner à la gendarmerie d'Etalle.

Entre-temps, Champenois continue son chemin jusqu'à une chapelle à l'entrée du village, franchit une clôture et oblique vers le bois de Rastad. Lorsqu'il y pénètre, il est aperçu par deux gendarmes qui patrouillent en jeep. Devinant qui se sauve ainsi, l'un des hommes tire en l'air une rafale de mitraillette pour l'effrayer. Au lieu de se rendre, bien entendu, il prend ses jambes à son cou, laissant un morceau de gabardine verdâtre - chapardée chez Postal - à un fil de fer barbelé et, sur le sol, son sac. Celui-ci contient, fortement entamé, le fameux jambon volé à la noce chez Nicolas, un petit pain également entamé, deux os rongés, un couteau à manche cassé, volé chez Nicolas comme le jambon.

Le bois où Champenois se réfugie n'est pas grand, une dizaine d'hectares. Il est rapidement cerné par des renforts

de gendarmerie appelés d'urgence. Les touristes sont là aussi, flairant l'événement. Or, des heures durant, malgré l'exiguïté du périmètre à ratisser, bien plus petit que les bois de Buzenol, le doute gagne la maréchaussée. Est-il encore là? N'a-t-il pas échappé aux mailles du filet? On l'a tenu à portée de fusil et le voilà à nouveau fondu dans la nature.

A environ trois heures de l'après-midi, un gendarme lève les yeux vers la «houppe» (cime) des arbres. Dans les branches d'un chêne, il voit une silhouette humaine, blottie en boule comme un chat.

- Champenois! Descends! Tu es pris!

Des gendarmes arrivent, parlementent :

- Rends-toi! Ne fais pas de nouvelles bêtises. Ne tire pas. Ton affaire n'est pas si mauvaise. Tu n'as pas tué. La femme et la fille que tu as attaquées sont toujours vivantes.

Sous les yeux des badauds, ravis de l'aubaine, deux gendarmes escaladent le chêne. On entend alors un dialogue étonnant, qui égratigne la légende du Robin des Bois :

- Descends! Ce n'est pas la peine de résister!

- Faites d'abord partir tous ces gens qui sont là. J'ai peur qu'ils ne me fassent un mauvais coup.

Les curieux sont écartés. Acceptant de descendre de son arbre, qui aura les honneurs de photos en page une des journaux, Champenois n'oppose aucune résistance. Une fois sur le sol, le mythique homme des bois est frèle, craintif. Les gendarmes le traitent avec douceur. Une voiture l'emmène à Arlon par des chemins détournés, pour le soustraire aux badauds ou à d'éventuelles manifestations d'hostilité.

Il n'est pas conduit tout de suite à la prison mais bien à la gendarmerie d'Arlon devant laquelle une foule s'est attroupée. Celle-ci, vite houleuse, proteste contre les égards dont Champenois est entouré. «Il n'a pas si bien traité ses victimes!» entend-on.

Dans ce bâtiment vétuste, aujourd'hui détruit, a lieu le premier interrogatoire. Celui-ci, lors du procès, donnera lieu à une discussion folklorique. Un magistrat instructeur trinque avec Champenois : cinq ou six bières chacun : «Le juge d'instruction m'a donné à boire pour me saôuler, dira Champenois aux Assises. Alors, il m'a fait dire n'importe quoi, tout

ce qu'il voulait.»

Tout ce qu'il voulait, c'est beaucoup dire. Le prisonnier admet l'intention de tuer l'épicière, madame Gondry. Mais il n'avoue pas le meurtre de son épouse. Contre toute vraisemblance, il s'en tiendra à la version du départ à l'aube, en pantoufles, sans témoins. Presque personne n'en croit un mot. Mais voilà, il n'y a pas de cadavre, ce qui, en Angleterre, empêcherait le procès. En Belgique, cela crée un doute, théorique depuis l'agression chez Gonry, mais plaidable.

Couvert par une presse nombreuse, suivi par un public tour à tour hostile à l'accusé, ironique ou perplexe, le procès, mené avec soin et sérieux, laissera une impression de malaise. Le cérémonial de la Justice convient peu aux cas insolites, rustiques et solitaires. La légende s'adapte mal au prétoire.

Le bûcheron garde le trouble prestige du mystère. Il est seul à savoir. Tant qu'il n'avoue pas, personne n'est sûr de rien. Il ne doit donc pas se fatiguer.

Il frôlera d'ailleurs le succès. C'est seulement par sept voix contre cinq que le jury le déclare coupable de meurtre de sa femme. La peine n'est pas la mort, ce qui serait logique, mais les travaux forcés à perpétuité. En Belgique, où les condamnés ne sont pas exécutés, la distinction a peu de conséquences.

Mais le verdict trahit une indécision remarquée à l'époque. Le jury pressentait-il une responsabilité atténuée chez un homme primitif? Tenait-il compte de ce que la victime n'était pas blanche comme neige? Ou gardait-il un doute?

Condamné en octobre 1965, Roger Champenois, détenu tranquille, s'en tiendra pendant douze ans à ses dénégations. C'est, grossso modo, le délai qui permet d'espérer une libération conditionnelle. Pour celle-ci, un aveu est un élément favorable.

Deux jours après Noël, le 27 décembre 1977, Roger Champenois, qui s'était tout doucement fait oublier, reprend la vedette. Il admet avoir tué Elisabeth Danniau. Il va indiquer l'endroit où il l'a enterrée. Retrouvant l'air vif de l'hiver gau-mais, il est ramené à Houdemont. Il y montre, dans l'étable des porcs, le «rang des cochons», comme on dit, une plaque de béton. Sous celle-ci, dûment mise en pièces, a lieu la maca-

bre découverte.

Au début de 1978, le bûcheron est libéré. Cette fois, la société se souciera mieux de lui qu'à sa sortie de détention préventive, en juin 1964. Il est occupé à l'atelier protégé d'Arlon. Il travaille dans la forêt, sa vraie vocation. A part un minime cambriolage, sans grandes suites, le Robin des Bois ne fait plus parler de lui.

Depuis des années, il est citoyen de Mussy-la-Ville, village à grande tradition de colportage, notamment des célèbres choux-cabus. On est loin d'y détester les personnages originaux.

Sur les hauteurs, au nord de Mussy, le domicile peu banal de Roger Champenois montre bien la psychologie du claustrophobe, ami de la forêt et des grands espaces libres. A l'écart de la route, à deux ou trois kilomètres du village, où on le voit tous les jours, la maison du solitaire est une caravane, dissimulée par l'orée d'un petit bois exposé au sud. Tout près, protégées par du plastiques, mûrissent, l'été, les tomates de Champenois. Ses oies montent la garde devant une petite grille portant une pancarte avec l'inscription «Propriété privée», inattendue dans ce voisinage aimablement «baraqui», mais bien organisé.

Depuis le petit domaine de l'ermite discret, la vue est vaste sur la vallée, du côté de Bleid, et l'horizon boisé, à la frontière française. Devenu un pensionné rustique et bricoleur, il a sous les yeux un des plus beaux et paisibles panoramas de cette Gaume dont il est un personnage paradoxalement représentatif.

La mémoire garde ce qui lui convient. C'est cela le mécanisme de la légende.

Une chanson du Gaumais Jean-Claude Watrin semble bien refléter un sentiment populaire. En voici le texte :

Tango de Champenois

*Il n'a jamais mis la tête à l'école
Mais il connaît les coins à caricoles
Il n'a jamais mis les pieds à La Baule*

Mais il connaît par cœur les bois de Buzenol.

*Il ne sait pas où coule le Pactole
Ni le nom d'l'inventeur de la boussole
La différence entre Albert et Léopole
Entre une asymptose et une hyperbole.*

*Il s'est choisi un chemin forestier
A chacun sa manière de dériver
Un prof de math ça ne peut pas rêver.*

*C'est l'tango de Champenois
Qu'on ira danser dans les bois
Du Bonlieu de Gévimont
De Guéville de Bicaumont.*

*C'est l'tango dè l'homme des bos
Des roudges rinâds des djargôgôs
C'est l'tango dè l'homme qu'est bin
A l'copette des sapins.*

*Il se plaisait à djoque sur un chêne
A mâchonner des racines et des graines
En r'niflant la brigade de Saint-Léger
Qui montait l'garde près des terriers.*

*Adieu les galipettes adieu bricoles
Aujourd'hui il camousse¹ dans une gaiôle
A s'inventer des histoires de braconne
A chevaucher une quelconque baronne.*

*On lui a choisi une belle petite cage
Pour réprimer ses instincts de sauvage
Comme l'écrit René Thill² dans ses belles pages.*

La dame en noir la belle Elisabette

¹ moisit.

²Chroniqueur très connu de *L'Avenir du Luxembourg*.

*On croyait bien qu'elle était voûye au train
Qu'elle avait pris la poudre d'escampette
Avec un de ses amants par la main.*

*Mais on la f'ra la belle petite fête
Qu'on mijotait pour sa sortie d'prison
Avec de la touffâye èt d'la galette
Au beau mitan de la place d'Houdemont.*

*On l'fra quand même le p'tit quarante-cinq tours
Que vous trouv'rez pour cent francs au Carrefour
Et dans le juke-box du Château de Latour.*

(Paroles et musique : Jean-Claude Watrin).

Frédéric Kiesel

Légendes et Contes de Gaume et Semois

Légendes et Contes de Wallonie

Paul Legrain, éditeur

42, rue des Champs-Elysées, 1050 Bruxelles

Ouvrages du même auteur :

Région :

Légendes du pays d'Arlon, Editions du Sorbier, Arlon, 1959.
Postface d'Adrien de Prémorel.

Pierre Nothomb, essai, collection «Portraits», De Méyère, Bruxelles, 1965.

Lucien Maringer ou la poésie de l'image, essai, Editions DMN, Bruxelles, 1967. Préface d'Adrien de Prémorel.

Légendes d'Ardenne et de Lorraine, Duculot, Gembloux, 1974. Préface de Georges Sion. Prix Garnir.

Anne-Marie Kegels, essai, collection «Portraits», De Méyère, Bruxelles, 1974.

Légendes des quatre Ardennes, Duculot, Gembloux, 1979.
Charles Delaite, essai, La Dryade, Vieux-Virton, 1986.

Trésor des légendes d'Ardenne, Bibliothèque Duculot, 1988.

Légendes et Contes du Pays d'Arlon, Paul Legrain, Bruxelles, 1988.

Poésie nature :

Pâques sauvages, Maison Internationale de Poésie, Bruxelles, 1974. Prix des Scriptores Catholici.

Nous sommes venus prendre des nouvelles des cerises, collection «Enfance heureuse», Editions ouvrières, Paris, Vie ouvrière, Bruxelles, 1982.

L'autre regard, Editions de l'Ardoisière, Arlon, 1985.

La collection «Légendes et Contes de Wallonie» est publiée avec l'aide de la Communauté française et sous la direction de Pol Vandromme.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

REMERCIEMENTS

Très vifs remerciements aux éditions Duculot qui ont permis de reproduire ici «Les flôves de Djean d'Mady», «Alpaïdis au château d'Oridon» et «Les bagues d'herbes», parus précédemment dans *Légendes d'Ardenne et Lorraine*.

Toute ma gratitude aux personnes qui ont aidé à réunir le documentation, notamment le Père Gaétan, de l'abbaye d'Orval; M. Albert Yande, MM. Petit et Hannick, des Archives de l'Etat à Arlon, M. Paul Mathieu, Mme Cotton et, pour les illustrations, le secrétariat du musée Gaumais (les photos signalées par MG proviennent de ses archives photographiques), M. André Martin pour les reproductions, souvent peu connues, de Camille Barthélémy, et la Fédération touristique pour la photo de couverture.

Gaume et Semois légendaires.

Faut-il grouper par région les légendes et contes populaires? L'entreprise a du charme et un sens à une condition : si l'on garde à l'esprit les parentés, mystérieuses et passionnantes qui unissent, parfois à de très grandes distances, nombre de récits de veillée. Il est question de loups-garous - hommes métamorphosés en loups - en Wallonie, dans les pays «letzebuerger» ou en Allemagne, tout comme de diables-loups au Thibet. Et, chez nous comme du côté de l'Himalaya, ils ne sont vulnérables qu'à des balles d'argent «bénis», ici par un prêtre, là-bas par un moine bouddhiste.

Les «archétypes» de la croyance collective sont assez cohérents pour mériter une attention allant plus loin que le frisson de peur ou le plaisir du pittoresque. Ils nous apprennent quelque chose sur les secrets de l'humain, sur l'imaginaire et la réalité de l'invisible, sur les ténèbres ou les lumières qui entourent le petit domaine de la vie que nous croyons peut-être un peu vite être seul réel. Des échos, très altérés mais tenaces, de cultes païens ont subsisté dans nos régions après un millénaire et demi de christianisme. Les récits, généralement aimables, mais non sans pièges, de fées en Ardenne ou en Gaume, où ils sont restés vivaces, se rattachent à un paganisme rustique. Plus rudimentaires, des esprits menaçants de l'eau, les «pépé-crotchet» ou du feu, les «roudje-bounette» représentent aussi, notamment dans la Basse-Semois, des vestiges lointains de paganisme élémentaire (qui sacrifie les éléments de la nature).

Bien plus répandue et mêlée jusqu'il y a moins de cent ans à la vie quotidienne, la sorcellerie a très longtemps obsédé nos villages avec une force et une précision dans les détails qui restent impressionnantes. La malveillance en a, de façon abondante, alimenté les accusations. Mais un climat psychologique s'y prête. Au temps où les chemins de fer se développent dans le pays, où la «révolution industrielle» fait entrer l'Europe dans l'ère moderne, où le mouvement ouvrier va se manifester (la «Tribune du Peuple» de César de Paepe est fondée en 1860, année où Charles Rogier présente son pro-

jet de Loi en faveur des ouvriers), des régions rurales entières gardent des hantises médiévaux solidement ancrées dans les cerveaux. Un mode de pensée sacré et magique y subsiste dont les racines lointaines sont antérieures au christianisme. Cette mentalité s'est affaiblie, chez les plus jeunes vers le «tournant du siècle». La guerre de 1914-18 a porté un coup sévère à ce qui en survivait. Mais, à la veille de la Première Guerre mondiale, en gagnant la confiance de personnes âgées - afin qu'elles ne craignent pas d'être considérées comme ayant la tête dérangée - il était aisément d'en obtenir des récits de faits magiques racontés comme vrais. Ayant deviné un trésor en péril, des enquêteurs très sérieux l'ont fait avec ferveur et précision: le Docteur Delogne pour l'Ardenne méridionale, Louis Banneux pour d'autres terroirs ardennais, Nicolas Warker dans le pays d'Arlon, Nicolas Gredt au Grand-Duché de Luxembourg.

Le phénomène de croyance, comme nombre de thèmes légendaires, est analogue dans des régions de parler ou de paysage différent. Mais des accents ou des choix particuliers montrent des mentalités ou reflètent des situations sociales diverses.

En gros, des croyances maléfiques plus effrayantes se révèlent sur les rives de la Moselle luxembourgeoise ou allemande qu'aux bords de la Semois, mais il ne faut rien exagérer : à Rochehaut, Oisy ou Alle et Sugny, verbouc ou sorcellerries multiformes ont semé largement épouvante et drames - ce dont témoignent les procès et condamnations à la peine capitale de «sorcières» à Sugny en 1657.

La Gaume est plus aimable et son héros éponyme, le «violoneux» Djean d'Mady, drôle et farceur, n'existe que dans ce terroir. Il en incarne le goût des «flôves» (fables, blagues) dont ses aventures, célébrées en dialecte, par le poète gau-mais attendu depuis longtemps, Albert Yande, sont la nar quoise Illiade du joyeux pays d'entre Habay et Torgny. Pourtant, comme la Provence, la douce Gaume a, entre deux «flabuses» (blagues) terrifiantes, ses hantises ténébreuses : sorcellerie, apparitions, fantômes porteurs de bornes qu'ils ont déplacées de leur vivant.

Pour le reste, ce terroir est fréquenté par les fées et non les

nutons, chez eux en Ardenne centrale et orientale (Malmedy). Pays du bien-dire, où l'on a volontiers la langue bien pendue, la Gaume fut longtemps plus riche - vivent les «Zigomars»! - en groupements d'amitié, d'humour et de spirituelle «guindaille» qu'en recherche méthodique des traditions.

Sans doute, par un optimisme naturel, les Gaumais ont-ils moins senti que d'autres, autour de 1900, quel trésor de mémoire populaire était menacé d'oubli. Une récolte d'ensemble n'y fut pas réalisée, comparable à celle de contrées voisines. Heureusement, la sociabilité et la bonne mémoire de personnes âgées a fait durer, plus longtemps peut-être qu'ailleurs, d'intéressants vestiges de la tradition orale. Et, pour l'ensemble de la civilisation rurale et du passé, la Gaume s'est «ratrappée», avec sérieux et saveur par des initiatives de grande qualité. Fondés peu avant la guerre de 1940, le Musée gaumais, la revue «Le Pays gaumais», enfants d'un gaumais récent et providentiel, Edmond Fouss, ont cristallisé et documenté une prise de conscience jusqu'alors diffuse et surtout pittoresque.

Profitant du climat ainsi créé, ont fleuri les publications dialectales des «Lettres gaumaises» et des «Zigomars» les lexiques de Jules Massonet et d'Albert Hustin, des œuvres littéraires de fidélité, émues et riches d'observation comme celles d'Albert Yande, en dialecte, de Jean Mergeai en dialecte et, pour sa plus grande part, en français. Depuis la découverte majeure, dans l'entre-deux-guerres, du poète paysan Francis André, de Fratin, la Gaume n'avait plus vu naître une telle littérature de fidélité terrienne.

La Gaume, si elle offre assez peu de récits et croyances populaires, possède le don de transformer en légende, pathétique, mystérieuse ou tragi-comique, des faits historiques. La truite et l'anneau d'Orval nous offrent une de nos rares légendes poétiques. Il est difficile de démêler le vrai du fabuleux dans l'histoire, encore très vivante dans les souvenirs populaires, de la scandaleuse et touchante dernière marquise du Pont d'Oye. Elle éclaboussa les braves gens de Habay et des alentours par le fol éclat de ses fêtes et mourut, abandonnée, dans la misère. Son destin est typique du préromantisme.

Plus près de nous, le bouc de Châtillon, lors de la «guerre

scolaire» de 1879, puis, dans les années 1960, la geste de Champenois, ont constitué de curieux et populaires phénomènes d'actualité devenue instantanément légendaire. Avec le bouc, le burlesque rural et une dérision surréaliste avant la lettre interviennent à la gaumaise, en riant, dans les passions politiques et confessionnelles.

Il est géographiquement normal de joindre, à l'exploration des légendes gaumaises, celle de l'Ardenne la plus physiquement proche : le bassin de la Semois, rivière commune au nord de la Gaume et à l'Ardenne méridionale.

Le pays de Bertrix, avec ses fées et ses baudets, est lié à la Semois par la Vierre, qui entre en Gaume au sud de Suxy. Mais pour les légendes, une région bénie (ou maudite, selon le point de vue) est la Basse-Semois ardennaise. Les croyances magiques : fées, verboucs, esprits du feu et de l'eau, sorcellerie y foisonnaient encore dans la mémoire, voire dans la foi populaire vers 1900.

Le touriste estival imagine mal quels sombres drames les accusations de sorcellerie ont suscité le long de l'aimable rivière. En plein XVII^e siècle, lorsque l'art classique étincelait à Versailles, quand Bouillon tout proche était une petite capitale ayant ses élégances, des procès de sorcellerie étaient instruits à Sugny dans des conditions incroyablement primitives, parfaitement correctes et classiques pour l'époque. Ils menaient au bûcher de pauvres femmes à la cervelle dérangée.

Plus récents, et sans issue tragique, mais tout de même inquiétants, les méfaits, à Mogimont, d'une sorcière bien connue, la Tchalette, étaient racontés avec d'impressionnantes précisions à la fin du siècle dernier, par des témoins sûrs de leur fait. Le démon en personne, comme dans nombre de terroirs - mais, semble-t-il, moins en Gaume - venait lorsqu'on l'appelait à la légère.

C'est ainsi qu'il épousa, à Mogimont toujours - village décidément sulfureux -, une fille peu sérieuse à qui sa mère avait dit : «Pour que tu te «ranges», je te marierai au premier venu, fut-il le diable.» Elle était plus écervelée que sa donzelle, et dut inventer une ruse pittoresque pour capturer dans une bouteille l'infernal époux. Les maléfices étaient si obsédants dans la région qu'ils fournissaient nombre de clients

aux «gromanciens» (contre-sorciers) de Charleville.

Les êtres diaboliques, verboucs notamment - êtres hybrides à pieds de bouc - ont inspiré des terreurs durables. Curieusement, à Oisy, village natal du docteur Delogne, un de ces monstres sataniques servit finalement à ramener dans les chemins de la vertu des jeunes gens noceurs, friands de bals masqués ou lecteurs de «mauvais livres». Etrange fonction pour un envoyé de Belzébuth. Mais la croyance était si forte que personne ne soupçonna une éventuelle supercherie édifiante.

Finalement, c'est à une «raison» magique et à une forme sommaire mais vigoureuse de sacré que nous renvoient maints récits de la tradition villageoise. Si leur fascination reste vivace au temps des ordinateurs et de l'exploration spatiale, c'est parce que, finalement, ils rencontrent en nous une nostalgie ou un appétit philosophique. Les physiciens «de pointe» butent contre le mystère que le rationalisme du siècle dernier croyait pouvoir défricher. A leur façon primitive, les séculaires fantasmes ruraux prenaient en charge ce mystère.

Au-delà du pittoresque régional et des astuces du récit de veillée, c'est ce qui donne à ceux-ci des couleurs de vérité seconde. Ils nous apprennent que, dans le cœur de l'homme, l'autre côté du miroir est tout près.

Frédéric KIESEL.

Table des matières

Gaume et Semois légendaires	5
Histoires de Rachecourt	10
Les flôves de Djean d'Mady	22
Le porteur de bornes d'Avioth	38
Le cheval Triquet à Meix devant Virton	40
Le duc de Lahage à la fontaine Mimi	42
Le Djanlôt l'Ardennais	45
Le lièvre du Tchofile	53
Le lièvre de saint Pierre	59
Les miracles de Jésus en Gaume	62
Les fées	66
Pêches miraculeuses	70
Tcha-Tcha et les fées du Hultai	72
Le château des fées	76
Fées et nutons	81
«Pépé Crotchet» et «Roudje bonnette»	84
Chevaux enchantés et verboucs	86
Un verbouc, chef des sottais?	93
Les bagues d'herbe	96
Alphaïdis et le château d'Oridon	101
Le diable, la fille coquette et les liards du curé	106
Les lézards	111
Le gosier du berger	118
La flûte enchantée, le «faudeur» et les pipes	120
Chasses maudites	123
Tchalette et compagnie	125
Les procès de sorcellerie de Sugny	149
Bouillon : deux croisades opposées	162
Les quatre dames du Pont d'Oye	172
Hontheim, de Feller et Brosius	181
L'anneau, et la prophétie d'Orval	186
Le trésor	200
Le bouc de Châtillon	207
La saga de Champenois	220